

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **Le Québec** **Entre utopie et uchronie**

Heinz Weinmann

---

Volume 36, numéro 2 (212), avril 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Weinmann, H. (1994). Compte rendu de [Le Québec : entre utopie et uchronie]. *Liberté*, 36(2), 136–145.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

---

# ESSAI

---

---

HEINZ WEINMANN

## LE QUÉBEC : ENTRE UTOPIE ET UCHRONIE

*Aux Français et aux Russes appartient la terre,  
Aux Anglais appartient la mer,  
Mais nous, (Allemands),  
avons l'empire incontesté  
Du royaume aérien du rêve.*

Heinrich Heine, *Allemagne. Un conte d'hiver*

La publication de *Genèse de la société québécoise* (Boréal, 1993) de Fernand Dumont, sociologue émérite de l'Université Laval, est sans aucun doute un moment important dans la réflexion sur le Québec. *Genèse*, le terme énonce clairement l'orientation fondamentale de cette réflexion par un retour aux origines.

Flottant trop souvent dans un vide anachronique, pour ne pas dire amnésique, le Québec doit être ancré dans son lieu de mémoire. Tout naturellement le sociologue alors s'est « mis à l'écoute des historiens » (p. 19), comme il le confie dans son introduction, intitulée justement « mise en scène », laissant savoir au lecteur que d'autres « mises en scène », « d'autres points de vue que les [s]iens sont possibles. Au vrai, ils sont infinis » (p. 19).

*Genèse de la société québécoise* marque la fin d'une période, celle de l'hégémonie de la sociologie comme lieu privilégié de la réflexion sur la « question du Québec ». En effet, le sociologue met son savoir sous la coupe de l'Histoire, alors que *grosso modo* les sociologues québécois, jusque-là, se servaient finalement de l'Histoire comme d'une des carrières pour bâtir leurs discours sociologiques.

Jadis Marcel Rioux et Denis Monière, dans leurs œuvres mêmes, ne se sont pas gênés pour se faire les promoteurs de la souveraineté du Québec. Fernand Dumont non plus n'a jamais caché ses préférences politiques. Or, en parcourant *Genèse* (abrégée dorénavant ainsi), le lecteur a de la difficulté à s'en apercevoir, tellement l'auteur s'est abstrait de son objet d'étude, le Québec. Signe d'une maîtrise souveraine de la matière, mais peut-être aussi d'un nationalisme québécois moins « braillard », beaucoup plus discret que le montréalais.

Guidé ainsi par l'Histoire, la sociologie reprend quelques-uns de ses anciens droits en désignant clairement son objet dans son titre : la « société québécoise », et non le « Québec » et encore moins la « nation québécoise ». Dès le titre, l'essai de Fernand Dumont se met en retrait par rapport aux positions apparemment acquises du nationalisme québécois. L'objet décrit par Fernand Dumont est moins un être politique que sociétal, plus proche de la « société distincte » postréférendaire, « post-meechienne » que des slogans musclés « maîtres chez nous » de la Révolution tranquille.

Une société québécoise aux horizons bouchés, avec un parti au pouvoir qui n'a d'« idéal » que l'exercice comptable et le PNB, avec un Parti québécois dont les horloges du nationalisme se sont arrêtées dans les années soixante-dix, si ce n'est en 1837 avec les discours « patriotiques » de Lucien Bouchard à la rhétorique surannée

de Papineau, n'a d'autre recours que de s'évader vers des ailleurs, paradis artificiels, jeux, contrebande, jusqu'à la création d'une société parallèle « au noir ». Le recours à l'histoire choisi par Fernand Dumont est, sans aucun conteste, l'évasion du présent la plus noble.

Retour alors à *Notre maître le passé* ? L'odeur d'encens qui entoure la « genèse », à l'origine un terme biblique, dont l'auteur a dû soupeser avant de l'utiliser tout le poids théologique<sup>1</sup>, pourrait le laisser croire. Il n'en est rien, puisque le passé a cessé d'être un maître tyrannique auquel on « obéit » aveuglément. En effet, le métier d'historien et de sociologue, comme le souligne l'auteur dans sa conclusion, « commande de prendre ma distance, de faire soigneusement la part de l'esprit critique » (p. 330).

À la différence de la Genèse biblique qui commence avec le tohu-bohu, celle du Québec d'après Fernand Dumont se fait à partir d'« utopies », d'« idéologies », descendues en droite ligne du Canada français. Genèses idéologiques, « angéliques » venues d'un « ciel » canadien-français qui, à en croire Fernand Dumont, pèse toujours lourdement sur le Québec d'aujourd'hui.

Si le projet avoué de l'entreprise de Fernand Dumont avait été seulement l'étude des idéologies

---

1. Le sceptique qui douterait de la surdétermination théologique de *Genèse* chez Fernand Dumont est renvoyé à deux ouvrages, au moins, qui témoignent de l'intérêt constant de l'auteur pour la « pensée chrétienne » : *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, Montréal, HMH, 1964 ; *L'Institution de la théologie*, Montréal, Éditions Fides, 1987. Pour une autre approche du sujet, nous renvoyons à *Genèse* de Michel Serres, Grasset, 1982.

En ce qui concerne l'« idéologie » dont il sera question plus loin, voir notamment Fernand Dumont, *Les Idéologies*, PUF, 1974 ; « Idéologie et savoir historique » dans *Chantiers. Essais sur la pratique des sciences de l'homme*, Montréal, HMH, 1973.

canadiennes-françaises, à l'œuvre depuis la fondation du premier Canada, en passant par la Conquête jusqu'à la Confédération, on n'aurait qu'à l'en féliciter. Car rarement les analyses de la société canadienne-française depuis la Conquête jusqu'à la Confédération ont-elles atteint une telle profondeur et un tel degré de complexité. Elles renouvellent complètement l'approche de cette société grâce à l'idée d'une « réserve française », celle d'une « république » rattachée aux États-Unis, la création d'un vaste empire nordique échappant à l'influence délétère citadine du « Sud », enfin grâce au « recours à la mémoire », d'un discours historique élaboré depuis François-Xavier Garneau. D'ailleurs, dans son étude magistrale<sup>2</sup>, Serge Gagnon avait déjà largement ouvert ce parcours historique.

Or, tel n'a pas été le propos de Fernand Dumont, puisque selon lui le sort de « Terre Québec » se trame dans le « ciel » idéologique du Canada français. Le Québec n'ayant pas bénéficié de la grâce suffisante d'une genèse propre, il devra se contenter d'être un ballon (*balloune* en bon québécois), gonflé de l'air des discours politiques, religieux et utopiques du Canada français.

Cette projection idéologique du Canada français qu'est le Québec chez Fernand Dumont ressemble tout à fait à l'« idéologie allemande » jadis vivement critiquée par Marx. Chose étonnante, dans le chapitre « Pré-supposés et justifications » qui laisse voir les échafaudages théoriques sous-jacents à l'élaboration de *Genèse*, Dumont invoque Marx, à titre d'« exemple admirable » (p. 339) d'une « critique des explications que les idéologies proposent des phénomènes sociaux » (*id.*). Suivons donc cet « exemple admirable » et soumettons l'idéologie

---

2. Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978.

canadienne-française en tant que génitrice du Québec à la critique que Marx avait fait subir à l'« idéologie allemande » !

On se rappelle, Marx forge à propos de l'« idéologie allemande » la métaphore de la *camera obscura*. Comme dans une *camera obscura*, l'idéologie allemande — toute idéologie — projette le haut — les productions culturelles — tête en bas, voyant, selon une longue accoutumance, ce monde à l'envers parfaitement à l'endroit. « Et si, dans toute idéologie, les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés tête en bas comme dans une *camera obscura*, ce phénomène découle d'un processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur la rétine découle d'un processus de vie directement physique<sup>3</sup> ».

À force d'inverser dans la *camera obscura* idéologique le « haut » et le « bas », à force de se convaincre que les projections idéologiques canadiennes-françaises évanescents constituent des bases « solides », pourquoi, après tout, ne pas en faire les « fondations » du Québec ? Car ce que Marx a en effet critiqué, c'est l'autonomie apparente de ces « fantasmagories », flottant sans détermination matérielle dans un ciel de « spéculations » et d'« abstractions ». « Empire de nuées », pris aussi à partie par le Zarathoustra nietzschéen : « C'est là que nous plaçons nos boudruches bariolées et que nous les appelons Dieux et Surhommes<sup>4</sup> ». « Empire aérien des rêves » des vers de Heinrich Heine mis en exergue au début.

3. Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, première partie, Éditions Sociales, 1972, p. 51. Voir surtout Sarah Kofman, *Camera obscura de l'idéologie*, Galilée, 1973, et Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Galilée, 1993.

4. Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra*, Édition Colli-Montinari, De Gruyter, Berlin, 1967, t. 4, p. 164.

Inversée aussi comme dans la *camera obscura*, la genèse du Québec se fait à l'envers : par la tête, non par le fondement. « Tête à Papineau », flottant dans un « empire aérien », « utopique<sup>5</sup> », littéralement « nulle part », le Québec de *Genèse* est un monstre sans corps. Il est au plus le zombie du Canada français.

Si beaucoup d'historiens et de sociologues ont été les victimes de ce qu'on pourrait appeler une « rétro-projection du Québec », projection du Québec dans un passé où il n'existait pas encore, Fernand Dumont, au contraire, arrête le Canada français à un moment où le Québec n'existait pas encore, c'est-à-dire lors de la Confédération canadienne en 1867.

Ce qui reste donc problématique, pour ne pas dire utopique chez Fernand Dumont, c'est la nature des rapports qui existent entre le Canada français et le Québec. Certes, l'auteur suggère que le Québec est la continuation du Canada français avec d'autres moyens. « En effet, les pressions qui ont modelé le contexte de cette société au long de sa genèse n'ont-elles pas continué, tout en se modifiant, d'exercer leur action jusqu'à nous ? » (p. 332) ; « les vieux problèmes ont changé de visage ; ils n'ont pas disparu » (p. 335) ; « la société québécoise est, *au fond*, dans une situation qui n'est pas sans analogie avec celle qui fut sienne il y a un siècle » (p. 335 ; c'est nous qui soulignons). Symptôme de l'inversion, de la *camera obscura* idéologique, le *fond*, le Québec, n'est pas élucidé par ses lois de production propres. Il se trouve pris ainsi dans un champ gravitationnel flou, sans feu ni lieu, dont on ne sait jamais s'il est régi par les lois de gravité du Canada français ou par celles d'un Québec autonome.

---

5. Fernand Dumont se contente d'une définition minimale de l'utopie, contenue dans *L'Utopie et les Utopies* de Raymond Ruyer : « un exercice mental sur des possibles latéraux », PUF, 1950, p. 9.

En aucun cas, selon Fernand Dumont, le Québec n'a pu se produire à la suite d'une rupture radicale telle que traditionnellement représentée par la « Révolution tranquille ». « Il n'est pas question de ressasser le mythe d'une collectivité endormie dans la tradition et qui aurait été brusquement réveillée par un chambardement récent » (p. 332).

Fernand Dumont préfère le « mythe », le conte de la « Belle au bois dormant ». Le Québec réduit à un « conte d'hiver », comme jadis l'Allemagne racontée par Heine tel un *Wintermärchen*<sup>6</sup>. Conte narré dans les longues nuits d'hiver, agitant jusqu'aux rêves mêmes du Québec. Ce dernier se trouve ainsi plongé depuis la Confédération dans un profond sommeil, une longue hibernation. « La genèse de la société québécoise s'achève donc au moment où commence l'hiver de la survivance » (p. 330). *Hiver de force* ducharmien.

Certes, comme le souligne l'auteur, il ne « soutient pas la thèse ridicule que cette société serait demeurée immobile durant tout ce temps » (p. 326), durant cent ans. Il ne nie pas que le Québec a « bougé », mais un peu comme un somnambule, gesticulant dans ses rêves et ses cauchemars. Le Québec de Fernand Dumont est toujours endormi, remémorant les contes de fées du Canada français. Il attend toujours le prince charmant qui le réveillera de son « hiver de la survivance ».

À force de ne pas vouloir reconnaître le Québec comme un être autonome à part entière, né, tel un papillon à la suite d'une métamorphose, d'une chrysalide ; à force de dénier au nationalisme québécois une spécificité qui le différencie du nationalisme canadien-français,

6. Heinrich Heine, *Deutschland. Ein Wintermärchen*, 1844, cité d'après les *Sämtliche Schriften*, t. 4, Carl Hanser Verlag, München, 1971.

différence bien marquée par Louis Balthazar<sup>7</sup>, le Québec devient le résidu des utopies canadiennes-françaises. Or le nationalisme canadien-français vit déjà des cendres de ses utopies, ne cessant de « ranimer la cendre des utopies défuntées » (p. 277). Autrement dit, « l'échec des utopies, en reportant l'échéance des rêves qu'elles ont entretenus, engendre le nationalisme canadien-français » (p. 277).

Le nationalisme québécois, cendre des cendres, recyclage des cendres, utopies mortes du Canada français, voilà qui ne fait pas un carburant très puissant pour remettre le Québec dans la voie ! Voilà aussi de quoi blesser le narcissisme des Québécois qui se sont déjà pris, parfois, pour le nombril du monde. Leçon d'humilité pour un Québec qui oublie trop facilement les contraintes de la « réalité dure à étreindre », ne serait-ce celle de sa situation constitutionnelle inextricable.

Mais il s'agit foncièrement, enfin, d'une vision mélancolique du monde, d'un Québec né avec la mort du Canada français, introjecté en lui, bâti sur les fondements branlants du Canada français. L'image de la couverture représente bien les fondements de la « fondation » — titre de la première partie du livre — du Québec : des couches géologiques superposées, ravinées, minées par des intempéries, vouées un jour au sort des Éboulements. Certes, le Québec est bâti sur du rocher, mais très friable et donc très ébranlable.

Se défendant de s'être « complu dans notre ancienne déchéance » (p. 330), Fernand Dumont nous lègue un Québec archaïque, archéologique, à stratification géologique. Archéologues, géologues québécois, au travail ! Il s'agit de gratter, de creuser, afin d'atteindre les couches profondes de l'archéologie québécoise. « Comme si

---

7. *Bilan du nationalisme au Québec*, l'Hexagone, 1986.

l'histoire se situait à deux niveaux, les sédiments de la phase de formation restant actifs sous les événements des périodes ultérieures. De sorte qu'en accédant à cette couche profonde de l'histoire on aurait la faculté de mieux appréhender la signification du présent » (p. 331).

Le Québec, selon cette vision archéologique, est structuré précisément à l'image de l'inconscient de Freud, qui a eu souvent recours à la métaphore archéologique pour exprimer la structure de l'inconscient. Le Québec vit des rêves enfouis dans les couches profondes de son histoire. Le « nouvel historien » du Québec archaïque qu'est devenu Fernand Dumont se double, malgré lui, d'un psychanalyste. Comme l'archéologue arrache ses trouvailles des gravats géologiques, l'archéologue québécois les extrait de la gangue canadienne-française. Or ces sédiments archaïques, loin d'être des pierres inertes, irradiant, agissent comme des dépôts radioactifs, à l'instar de ces événements traumatiques refoulés, jaillissant à l'improviste dans les rêves de nos nuits. « *L'utopie* est une action, comme Freud l'a montré pour les rêves qui hantent nos nuits. Autant elle tente de dénouer les em-bâcles qui obstruent l'histoire, autant elle en révèle le poids inéluctable » (p. 238-239 ; c'est l'auteur qui souligne).

Or l'utopie définit le Québec beaucoup moins que l'uchronie, à savoir son incapacité de déterminer sans équivoque son propre commencement. Ainsi les nombreux historiens du pays n'ont-ils pu tomber d'accord sur le *terminus a quo* du Québec : commence-t-il en 1608, en 1760, en 1867 ou au Grand Soir de l'Indépendance ?

Dans notre analyse généalogique du Québec, ce dernier nous est apparu comme un pays spatialement sur-déterminé, mais à détermination temporelle incertaine, faible : « La question n'est pas tant de savoir où se situe le Québec, mais quand commence le Québec. Le Québec n'est

pas une utopie, mais une uchronie, pays à début variable et incertain<sup>8</sup> ». Le livre de Fernand Dumont augmente encore l'incertitude déjà grande qui entoure la genèse du Québec, parce qu'il ajoute une *autre* variante à celles déjà existantes : un Québec préformé dès 1867, entré depuis dans un profond sommeil cataleptique. On est en droit de demander à son égard, comme jadis Heine, dans *Allemagne. Un conte d'hiver*, s'était interrogé à propos de Barberousse, tombé également dans un profond sommeil :

*Schläft er oder denkt er nach ?  
Man kanns nicht ganz ermitteln ;  
(Est-ce qu'il dort, est-ce qu'il réfléchit ?  
On ne saurait le dire exactement).*

Si l'on distingue, en toute rigueur logique, l'*origine* du Québec de son *début*, on dira que *Genèse* de Fernand Dumont dégage, comme d'autres l'ont fait avant lui, notamment Marcel Trudel, un autre pan des *origines* du Québec, mais laisse complètement dans l'ombre ses *débuts*. *Genèse* ressemble à une superbe courtepoinette, assemblée de morceaux d'utopies, de rêves canadiens-français, aux nombreux tissus et fils laissés pendants, donc non achevée. Cette courtepoinette est à l'image de l'état d'inachèvement du Québec.

---

8. Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec*, l'Hexagone, 1987 ; nouvelle édition revue et corrigée, 1993, p. 184.